

Le Canard enchâiné

Journal satirique paraissant le mercredi

Pluie d'enfer

(Des bons petits poulets)

CES deux-là se font leur cinéma et se le font bien. Ce n'est pas n'importe qui : Olivier Marchal et Bruno Wolkowitch. Des gueules à cramer la pellicule. Les spectateurs ne s'y trompent pas : là, c'est les planches qu'ils brûlent dès qu'ils ouvrent la bouche. Point de vue vocabulaire, on ne va pas trop s'extasier : c'est plutôt dialectal, du sud de Chicago, il paraît, adapté d'un texte de Keith Huff par Alexia Perimony et Benoît Lavigne, qui met en scène. Ils causent comme ça. Bon, on ne va pas en faire un hamburger : Crébillon fils aussi avait sa manière de s'exprimer.

Enfin bref, Denny et Joey sont des poulets : du genre bas quartiers et basses besognes, le pruneau part, la gamberge vient après. Si bien que, amis d'enfance, ils ont beau s'épauler, les embrouilles pleuvent sur eux comme une pluie d'enfer. Ils seraient voyous fichés au grand banditisme, ce qui n'est que l'autre versant de leur job, ce ne serait pas pire. Encore, Denny, il a Connie, sa femme, pour lui tenir chaud. Et les gosses, dont Dylan, l'aîné, sans compter le chien, Heinz. Son collègue, lui, son frangin de toujours plutôt, vit tout seul, « dans son trou à rats avec vue sur poubelle ». C'est peut-être la raison pour laquelle « il méprise le mariage, les enfants, les écrans plats, bref tout ce qui a de la valeur et que lui n'a pas parce que, tous ces trucs de valeur-là, ça le rend très très pauvre du coup ».

Bien entendu, les deux zigotos se sont fait recalés pour la troisième fois à un examen pour être promus lieutenants. Alors que : « 50 mecs avec des résultats moins bons qu'eux se sont vu refiler les fringues de bourgeois », signe de l'avancement. Eux, ils n'étaient que macaronis.

Ils en veulent au capitaine Dickerson, leur patron direct, qui, pensent-ils, l'a mauvaise contre eux depuis qu'ils sont allés au département des plaintes pour le forcer à retirer les « blâmes pour injures raciales » susurrées sans le faire exprès dans les vestiaires.

Du coup, Joey, pour consoler son pote, l'a invité à venir vivre quelques jours chez lui. Et, pour lui faire plaisir, il a essayé de lui ramener des femmes. Rhonda, en particulier, une pute. C'est là que tout commence à foirer. Denny se foutait bien de Rhonda, mais Connie était jalouse et Joey, vexé de l'attitude de son pote. Quant à Rhonda, elle a fini par chialer de se tenir aussi mal à table et de cracher dans l'assiette de ses voisins en parlant. Alors elle s'est barrée. Mais Joey l'a rattrapée, l'a sermonnée, l'a raccompagnée et, fatalité, l'a sautée. Il découvre alors que la malheureuse élève son nouveau-né dans un tiroir entre deux passes, et cela le bouleverse.

En sortant de chez elle, il se fait agresser par un môme, à coups de pavé, puis avec un bâton pointu, par le mac même de Rhonda, une gouape vicieuse qui est sur le point de le laisser

pour mort quand, dans un sursaut désespéré, il met ses adversaires en fuite et va se faire soigner chez ses amis. Un brin Zorro, le poulaga.

En fait, c'est Connie qui le prend en main et tout devient encore plus compliqué parce que les autres contre-attaquent. Toute la pègre. Et que c'est lui, Denny, qui devient le roi de la baston et de la sensibilité. Denny, il faut le préciser, c'est son petit à lui qui a été blessé par un éclat de verre dans le cerveau. Guérilla urbaine façon Bagdad. Du vécu.

Il a vu s'enfuir le cul d'une Mustang : elles personnifient le mal. Comme il y a le bien : l'amour de Connie. Et la tentation du péché à chaque coin de rue. Ou la violence pendant qu'on cherche la douceur. Et l'alcool qu'on voudrait s'injecter tout droit dans les veines. La recherche tenace d'une moralité, à pêcher où, et d'un mieux à accomplir : tordus, mais jansénistes jusqu'au bout. Les deux comédiens possèdent sur scène, de monologues en engueulades, une présence forcenée. Le décor est terrifiant : une gorge s'ouvre entre deux visages dans les ténèbres, à peine perceptible. Un seul deviendra lieutenant : est-ce le plus méritant ? Olivier Marchal et Bruno Wolkowitch ne sont pas partis pour la rigolade. Le cru et la cuite.

Bernard Thomas

● Au Théâtre La Pépinière Opéra.

